

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gérard POUPON

Présentation de : Zacharie l'escarcelle

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1971, tome 67, p. 284-286

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Zacharie l'escarcelle *

Sous ce titre, Alexandre Soljénitsyne nous livre un recueil de poèmes en prose et trois courts récits dont un seul, *Zacharie l'escarcelle*, a paru en Union soviétique.

Le recueil de poèmes, intitulé *Etudes et miniatures*, justifie pleinement cette référence à la peinture, tant ils témoignent d'un don d'observateur, chacun suggérant un tableau plein de vie et de fraîcheur. Des événements tout simples de la vie, grâce au regard du poète, s'enrichissent d'un sens nouveau.

Zacharie l'escarcelle est le récit d'une visite à un haut lieu de l'histoire russe, le Champ-des-Bécasses où le 8 septembre 1380 deux cent mille hommes repoussèrent les envahisseurs mongoles. L'auteur évoque avec enthousiasme l'affrontement des armées, les mouvements des troupes, la lutte sans merci jusqu'à la débâcle de l'ennemi. Un dixième seulement de l'armée survécut. Gardien du mémorial élevé en ce lieu, Zacharie a une haute opinion de sa charge. Sous ses dehors de clochard invétéré et ses propos fanfarons, il cache un grande bonté que reconnaîtront enfin les visiteurs.

La main droite nous introduit dans le même cadre que le *Pavillon des cancéreux*, la cité hospitalière de Tachkent. Soljénitsyne y guérit peu à peu de son mal et redécouvre le bonheur de vivre. Convalescent, il secourt un vieillard moribond, auquel les passants sont indifférents. Réduit à une faiblesse extrême, celui-ci aura encore la force de tendre vers son bienfaiteur l'attestation de son passé héroïque. Mais que compte cela auprès du règlement et d'une infirmière sans cœur ? Comme Zacharie,

* Paris, Julliard, 1971, 139 pages (trad. L. et G. Nivat, A. Aucouturier).

le camarade Bobrov appartient à la classe des parias, à cette humanité miséreuse, humiliée par les aléas de l'existence, mais qui garde conscience de sa dignité.

Le dernier texte, *La procession de Pâques*, décrit le rite traditionnel célébré dans une église patriarcale. Serait-il possible de fixer en une seule image l'attitude gouailleuse des spectateurs et la démarche étriquée, craintive des croyants ? Tant d'irrespect et d'insolence n'en laisse pas moins la milice indifférente. Il n'y a pas de délit « et le droit de ne pas croire en Dieu est garanti par la constitution ».

Après cette brève présentation, nous ne pouvons qu'esquisser les thèmes majeurs de ces récits, qui apparaissent comme des constantes de l'œuvre de Soljénitsyne.

Dans leur simplicité, ces récits laissent transparaître la profondeur et la riche sensibilité de celui qui fut, pendant tant d'années, prisonnier dans des camps de travaux forcés ou exilé dans des régions désertiques. Nulle part n'affleure le moindre ressentiment contre un régime responsable de ce qui fut le calvaire de sa vie et qui l'a marqué dans tout son être. Il décrit même avec humour une statue du dictateur dressée à l'entrée de la cité hospitalière : « Un grand Staline d'albâtre éblouissait par sa blancheur et cachait sous ses moustaches un sourire de pierre. » Cette réserve, cette pudeur ne doivent pas faire oublier ces années d'expérience douloureuse, sans quoi nous ne pourrions pénétrer le message que Soljénitsyne adresse à notre temps. Lui, le relégué, peut porter sur son pays un regard à la fois impartial et empreint de tendresse. Le dénuement extrême dans lequel il a vécu, l'expérience du désert lui font découvrir le bonheur dans les réalités les plus humbles. « J'avais derrière moi dix années de longues méditations et je connaissais déjà cette vérité : le vrai goût de la vie, on ne le trouve pas dans les grandes choses, mais dans les petites. »

Le poète est émerveillé par le mystère de la vie, si fragile en ce caneton qu'il tient dans le creux de sa main, si obstinée en cet arbre abattu par l'homme et sur lequel pousse un surgeon. Plus étonnante encore est la vie de l'esprit. Hélas ! l'homme moderne l'ignore. « Personne, à notre époque, ne s'étonne que l'homme chaque jour serve patiemment et attentivement son corps. Mais nous serions offensés si, de la même manière, il servait son esprit. » Certes l'auteur sait combien notre esprit est voué à l'instabilité, à l'agitation, telle l'eau d'un torrent qui ne peut refléter le ciel. « Ainsi sommes-nous, toi et moi. Si nous n'apercevons pas encore, si nous ne reflétons pas encore une vérité éternelle bien frappée, n'est-ce point la preuve que nous sommes encore en marche ? Que nous vivons toujours ? »

Lié étroitement à ce goût de la vie, le thème de la mort est constamment présent. C'est l'évocation de ces cimetières nivelés pas les bulldozers « pour en faire des stades, des parcs de la culture ». La mort est devenue un sujet embarrassant, un tabou. Nos ancêtres gardaient une profonde sérénité devant cette loi inéluctable. L'homme d'aujourd'hui la redoute et feint de croire qu'il ne mourra jamais.

Il est un trait de l'auteur qui lui vaudrait peut-être chez nous l'épithète de réactionnaire. C'est son attachement à la tradition, aux vestiges du passé. « En parcourant les chemins de la Russie Moyenne, on comprend peu à peu ce qui rend le paysage russe si apaisant. Ce sont les églises. Escaladant les coteaux, grimpant sur les collines, s'avancant, princesses blanches et rouges, vers les larges fleuves, dressant leurs clochers sveltes, fuselés et multiformes au-dessus d'un quotidien de paille et de volige, elles se font signe de loin, de très loin et, jaillies de villages dispersés, les uns aux autres invisibles, elles montent vers le ciel unique. » Quelle tristesse de constater bientôt qu'elles ne sont plus vivantes. Elles ont été transformées tantôt en clubs, tantôt en dépôts. Ailleurs l'on a à grand peine récupéré les briques d'un antique monastère pour construire une étable moderne. Le mémorial du Champ-des-Bécasses lui-même a souffert d'odieuses déprédations. On n'évoque plus le souvenir des héros qui sacrifièrent leur vie pour la liberté de leur patrie et la foi chrétienne. Parfois les tombes ont été profanées. Même en son pays natal le nom d'un grand poète est oublié.

Nous comprenons la souffrance d'un Soljénitsyne voyant une bande de jeunes chahuter la célébration pascale et assister en curieux et sans respect aux rites sacrés que leurs ancêtres ont tant vénérés. Il s'interroge avec angoisse sur l'avenir de cette jeunesse. « Qu'advient-il de tous ces millions qui importent le plus, que nous avons mis au monde, formés ? A quoi bon les efforts éclairés et les prévisions pleines d'espoir des cerveaux réfléchis ? Quel bien attendons-nous de notre avenir ? En vérité, ils se retourneront un beau jour et nous piétineront tous ! Et ceux qui les ont ameutés, ceux-là aussi, ils les piétineront ! »

C'est sur cette note pessimiste que s'achève le livre. Est-ce une prophétie ? Nous gardons l'espoir que le message d'un Soljénitsyne sera entendu, que ce cri de révolte de l'esprit bafoué ne sera pas vain. Cette aspiration à une authentique vie spirituelle, nourrie par une tradition vivante, pourra un jour s'épanouir dans la liberté.

Gérard Poupon